

Québec français



Techniques d'enquêtes ethnographiques

Robert Bouthillier

Number 27, October 1977

Folklore du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouthillier, R. (1977). Techniques d'enquêtes ethnographiques. *Québec français*, (27), 32–33.

TECHNIQUES D'ENQUÊTES ETHNOGRAPHIQUES

À une époque où l'intérêt grandit sans cesse face aux richesses du patrimoine culturel français d'Amérique*, et où le rythme de cette croissance est quasi proportionnel au rythme de disparition des couches les plus anciennes de la tradition, à une époque aussi où les facilités technologiques permettent au plus grand nombre de jouer au folkloriste amateur — rien ne semble plus facile en effet que de manipuler un magnétophone à cassettes — il serait important que l'école devienne un lieu privilégié, où tout élève intéressé serait initié aux principes de base grâce auxquels il pourrait lui-même réaliser une ethnographie valable et de sa famille, de son milieu, ou même de sa région. C'est dans cette perspective que les lignes qui suivent ont été écrites.

La première tâche de tout folkloriste, qu'il s'intéresse à la tradition orale ou à la culture matérielle, est de recueillir les données qu'il compte étudier auprès de témoins (qu'on appelle communément « informateurs ») qui ont vécu eux-mêmes, ou, à défaut, qui peuvent rendre compte de ce que leurs prédécesseurs ont vécu, dans des milieux et à des époques où les faits recherchés étaient encore en usage. Cette étape d'enquête ethnographique constitue la démarche essentielle grâce à laquelle le folkloriste a trouvé une place originale dans l'ensemble des connaissances en sciences humaines. Mais elle ne consiste pas uniquement en un ramassage inorganisé de curiosités, d'antiquités ou d'anciennetés...; il ne suffit pas d'accumuler un maximum de données disparates: il faut pouvoir les replacer dans leur contexte socio-historique, et recueillir en ce sens toutes les informations pertinentes concernant non seulement les faits et la personne qui en témoigne, mais aussi leur utilisation et leurs utilisateurs. Un enregistrement une photographie, ou même un objet isolé de son contexte et sur lequel on ne possède aucun renseignement perd une grande partie de sa valeur documentaire. En ce sens, le folkloriste ne saurait être uniquement un technicien du son ou un photographe, bien que ce soit là des techniques dont il doit posséder au moins les rudiments essentiels.

* C'est à dessein que je n'emploie pas le terme « québécois », la culture traditionnelle française étant partagée par toutes les collectivités francophones du continent, qu'elles soient québécoises, acadiennes, franco-ontariennes, franco-américaines, louisianaises, ou autres.

Le questionnaire

Avant tout, l'élaboration d'un questionnaire d'enquête rend toujours de grands services. Cela nécessite un travail de documentation préalable qui permet à l'enquêteur débutant de prendre contact avec l'ensemble de la matière et de prévoir toutes les possibilités qui s'offriront à lui quand il sera en présence de bons informateurs. S'il n'est pas esclave de ses questions et s'il sait profiter de toutes les remarques de la personne qu'il interroge, il pourra lui poser plusieurs questions connexes qui lui permettront d'approfondir davantage son sujet sans pour autant oublier ses préoccupations principales. Un questionnaire bien élaboré est indispensable lorsque la recherche porte sur les « coutumes », c'est-à-dire les traditions du cycle de la vie humaine (naissance et baptême, enfance et jeunesse, mariage, mort et funérailles) et du cycle calendaire (l'Avent, de Noël aux Rois, Carnaval-Carême, Pâques, Mai, la Saint-Jean, etc.) où le nombre de sujets possibles est pratiquement infini. Mais que le sujet soit aussi vaste que celui-ci, ou qu'il soit restreint à un seul de ces aspects, ou encore qu'il porte sur des domaines spécialisés comme, par exemple, les techniques de pêche sous la glace, la dévotion aux croix de chemins, les plaintes de noyés, les courtoisies piquées ou les remèdes populaires, il vaut toujours mieux connaître la matière à l'avance, et avoir préparé quelques questions générales, pour savoir quoi demander, et comment le demander.

Le matériel technique

Avant de partir « en enquête », il faut prévoir un minimum d'équipement, adapté aux nécessités de la matière à explorer. Celui qui part en quête de chansons, de contes, de légendes, de croyances ou de pratiques coutumières devra se munir d'abord d'un magnétophone et d'un stock suffisant de bobines ou de cassettes, alors que celui qui désire travailler sur les techniques, les métiers et les outils, l'architecture, le mobilier ou les arts populaires aura avantage à se procurer un appareil photographique; en plusieurs occasions, il aura également besoin d'un magnétophone, ou mieux, d'un magnétoscope, lorsqu'il voudra recueillir l'explication d'anciennes techniques artisanales. Dans les deux cas, la tenue d'un carnet de route est indispensable; et s'il doit d'abord servir à la mise à jour continue des documents recueillis et à leur localisation sur les multiples bobines, cassettes et/ou rouleaux de

pellicule utilisés, qu'il faut soigneusement identifier et numéroter, le carnet doit servir aussi à consigner toutes les informations parallèles: de qui et quand telle chanson ou tel conte avait été appris, et quelques détails sur les traditions orales de l'endroit; les dimensions des objets photographiés, leur utilisation, les détails concernant leur fabrication, etc.; le nom, l'âge et l'adresse de chaque témoin rencontré, leurs occupations présentes et antérieures, leur scolarisation, leurs déplacements. Par exemple, un notaire ou un curé ne témoignera probablement pas des mêmes réalités, ou n'en témoignera pas de la même façon, qu'un vieux cultivateur qui n'a été à l'école que durant deux années...; et un bûcheron qui aura passé 40 ans de sa vie à « voyager » dans les chantiers du Maine, de l'Ontario et de la Côte-Nord aura été mis en présence de sources d'influence diverses et ne représentera pas une tradition « locale » au même titre que la vieille dame qui ne sera jamais sortie de sa paroisse et qui aura appris toutes ses anciennes plaintes directement de sa mère. En plus de tous ces renseignements se rapportant spécifiquement aux faits recueillis ou aux informateurs rencontrés, le carnet est l'endroit idéal pour noter toutes les observations et les réflexions qui ne manquent pas de surgir à mesure que l'enquête progresse, que de nouvelles questions se posent, et qu'on découvre de nouvelles pistes de recherche.

L'informateur: de la campagne à la ville.

Qui peut devenir l'informateur d'un folkloriste? À cette question, on pourrait répondre: « n'importe qui »... En effet, toute personne, qu'elle soit consciente ou non, utilise, mange, chante, croit, dit une foule de choses qu'elle a apprises par tradition, de ses parents ou dans son milieu, et qui sont de nature folklorique... la dinde de Noël, la crainte de passer sous une échelle, le couteau échappé qui annonce une visite, un remède pour faire passer le hoquet ou le mal de tête, des signes de chance ou de malchance, telle ou telle formule de politesse, une injure ou un juron, un proverbe, un dicton, une chanson à répondre, etc... C'est à l'enquêteur qu'il appartient de découvrir les informateurs qui lui apporteront les renseignements qu'il cherche.

Dans la plupart des cas, les enquêtes de folklore ont été effectuées en milieu rural, là où les traditions se sont le mieux conservées et où les conditions sociales, les liens de parenté et les

relations de voisinage très étroites font qu'il est toujours facile d'être orienté vers les meilleurs témoins d'un rang ou d'une paroisse, en posant quelques questions à gauche et à droite. Les personnes les plus âgées sont en général d'excellents informateurs, ayant vécu pour la plupart dans des conditions de vie qui favorisaient la perpétuation de la tradition orale et matérielle. De plus, les premiers informateurs réfèrent souvent à d'autres, qui signalent eux-mêmes de nouvelles personnes à rencontrer, si bien qu'à travers les simples réseaux interpersonnels, on se retrouve après quelques jours de recherche en possession d'une banque de noms qui dépasse souvent les possibilités matérielles de l'enquête en cours.

La situation est très différente « en ville ». Comme tel, c'est un milieu qui n'est pas propice à la conservation de traditions, qui y sont littéralement noyées sous le poids de la vie contemporaine. Il est beaucoup plus difficile d'y dépister les bons informateurs, puisqu'on ne peut plus compter sur les informations fournies par le voisinage ou la parenté. Malgré tout, on peut choisir un public-cible qui correspond au genre d'enquête qu'on désire effectuer: une collecte de comptines, de formulettes, de devinettes peut facilement être faite dans des écoles primaires; une enquête sur les proverbes et dictons, sur les « jokes », sur les croyances les superstitions, les remèdes populaires ou les recettes de cuisine pourrait être réalisée auprès de n'importe qui, ou presque, une recherche sur les contes et chansons, sur la vie coutumière, ou sur les techniques artisanales pourrait être menée auprès de membres de l'âge d'or, dans des foyers de vieillards, ou encore, et pourquoi pas, à partir d'une liste élaborée par l'ensemble des élèves d'une école qui y auraient inscrit le nom et l'adresse des membres de leur famille pouvant témoigner d'un aspect ou l'autre de la tradition. Bref, il y a encore possibilité d'inventer et de trouver des solutions adaptées à la recherche selon les milieux auxquels on s'adresse.

La rencontre

Il n'y a pas de loi, de règle fixe, qui détermine comment doit se dérouler une rencontre. Dans tous les cas, simplicité et délicatesse sont nécessaires. Une fois les présentations faites et les objectifs de la recherche expliqués, il s'agit de gagner la confiance de l'informateur et, par là, d'obtenir sa collaboration. Avant tout, l'enquêteur doit respecter les gens auxquels il s'adresse. Inciter, d'accord, mais sans insister de façon déplaisante... c'est encore le meilleur moyen de réveiller leur mémoire et d'obtenir les informations désirées. Plusieurs types de rencontres sont possibles: la rencontre « de prospection », où on tente d'établir un premier contact en prévision de rencontres subséquentes, et où on ne recueille que quelques informations préalables à partir desquelles on juge si on doit ou non poursuivre la démarche d'enquête auprès de l'informateur concerné; la rencontre « ponctuelle », où on travaille généralement à partir d'un questionnaire préétabli, dont toutes les questions sont posées en une seule entrevue; et la rencontre « d'approfondissement », où l'enquêteur revient chez l'informateur à plusieurs reprises afin de poursuivre la démarche entreprise antérieurement. Encore ici, on choisit le type de rencontres correspondant aux besoins de son travail; il est évident qu'un bon conteur ou un bon chanteur ne livrera jamais tout son répertoire en une seule soirée, alors qu'une tisserande ou un

sculpteur pourra plus facilement expliquer l'essentiel de sa technique en une seule entrevue...

Quelques remarques encore: si on peut facilement travailler en solitaire, l'équipe de deux semble idéale pour réaliser une bonne enquête, l'un s'occupant davantage des aspects techniques et l'autre, de la tenue du carnet de route. On peut à la rigueur travailler à trois, mais cela complique la situation et rend plus difficile la rencontre, puisqu'il faut alors lutter contre l'impression d'envahissement qui en découle, et contre les possibilités qu'on crée de divertir l'attention des membres de la famille de l'informateur qui assistent à l'entrevue. À l'occasion, on peut réunir ensemble deux ou plusieurs informateurs en une seule rencontre; ils se rappellent alors mutuellement bon nombre de souvenirs et d'informations, et c'est une bonne façon de stimuler leur mémoire. Mais il faut garder à l'esprit qu'une bande magnétique s'accommode mal d'une discussion où tout le monde parle simultanément; il n'y a alors rien à comprendre à la réaudition de l'entrevue. On ne doit pas non plus tout enregistrer nécessairement; le carnet de route permet de noter immédiatement de multiples informations qu'il serait fastidieux de réécouter et de retranscrire par la suite, et qui, à la longue, deviendraient coûteuses en ruban magnétique. Dans certains cas, le mieux est encore d'enregistrer chaque fait indépendant (chanson, conte, devinette, recette, etc...) alors que dans d'autres, mieux vaut prendre l'entrevue en entier, en particulier lorsqu'on travaille au moyen d'un questionnaire, ou encore dans le cas des légendes ou croyances, qui procèdent davantage de l'ordre de la conversation que du récit; il faut alors avoir soin d'éviter les digressions inutiles ou sinon, arrêter le magnétophone lorsqu'elles se présentent.

Mise en ordre et classification

En folklore, recueillir n'est pas tout. La démarche d'enquête doit être suivie d'une phase de mise en ordre du matériel ainsi accumulé. Pour faciliter le travail de classification, on attribue à chaque document distinct un numéro, par exemple suivant l'ordre chronologique de la cueillette (qui se trouve à être l'ordre d'apparition sur les bandes magnétiques), ou selon le principe classificatoire qu'on a choisi au préalable. La même règle s'applique aux documents recueillis en enquête photographique ou en enquête manuscrite, c'est-à-dire les faits notés directement par écrit, sans l'intermédiaire du magnétophone. Par la suite, il faut procéder soit à la transcription intégrale, soit à un résumé bien élaboré des bandes enregistrées, en ayant soin de respecter les caractéristiques essentielles du langage des informateurs; ces transcriptions peuvent devenir par la suite d'excellents documents à utiliser en cours de linguistique ou de dialectologie.

Il est indispensable de conserver un inventaire complet de ce qu'on a recueilli au fur et à mesure que se poursuit l'enquête et que s'accumulent les nouveaux documents; une solution consiste à établir un « fichier topographique » où chaque item indépendant est fiché suivant la numérotation adoptée dans chaque collection. On peut aussi établir des fichiers connexes: un « fichier géographique » contenant la liste des informateurs classés selon leur lieu de résidence, un « fichier informateurs » avec un inventaire de ce que chacun a fourni aux enquêteurs, et un « fichier matière », où chaque document est reclassé suivant l'ordre de faits auquel il appartient (contes, musique instrumentale, devinettes, mé-

decine, superstitions, etc...) et pour chacun desquels on peut construire un système interne de classification, ce qui est en soi un excellent exercice de systématisation à proposer aux élèves. De tels systèmes existent déjà et sont en usage aux Archives de folklore de l'université Laval (CELAT), mais en ce domaine on peut toujours inventer ou adapter, selon les limites du matériel qu'on a soi-même recueilli.

Avec la mise en ordre s'achève le travail technique, celui qui est propre à « l'ethnographie », à la cueillette des données. Le travail du folkloriste ne s'achève pas là toutefois. Le dépouillement et la critique des sources écrites, l'analyse des documents, l'interprétation de la matière au moyen de l'étude comparée des multiples versions, font aussi partie de ses attributions scientifiques. Mais ici, chaque type de fait, chaque domaine distinct génère sa méthodologie propre, et il appartient davantage aux spécialistes de chaque secteur d'expliquer leur démarche respective. Chose certaine, les élèves qui auront apprécié le travail de cueillette folklorique ne manqueront probablement pas de s'intéresser à l'un ou l'autre sujet de recherche pour lequel ils pourraient réaliser une petite monographie où ils utiliseraient une première approche comparative. Sinon, il est toujours possible de penser à une forme de publication collective sur le folklore d'une région. En ce cas, il faut se conformer aux règles primaires de l'éthique professionnelle et aviser les informateurs — et même obtenir leur autorisation dans le cas d'une publication sonore — qu'on utilisera leur témoignage dans tel ou tel projet de diffusion. Le respect des sources est une autre règle fondamentale: on doit indiquer la provenance de chaque document présenté: le nom et l'âge de l'informateur, la localité et la date de cueillette, et le nom du ou des enquêteurs. Ce sont là les principes élémentaires d'une bonne publication scientifique.

Si j'ai insisté sur les techniques de cueillette, c'est que l'enquête directe représente la source première d'information et de documents sur lesquels s'appuie le travail du folkloriste, et qu'elle est une activité davantage accessible aux élèves du secondaire et du collégial que le travail plus spécialisé du chercheur universitaire. C'est aussi que la démarche d'enquête est méconnue, et même sous-estimée. On croit trop souvent que la collecte est à la portée du premier venu possédant un magnétophone à cassettes... Devenir bon ethnographe exige d'abord une bonne préparation, beaucoup de sensibilité et de rigueur, de même qu'une bonne dose de curiosité naturelle; et ce n'est qu'à force d'expériences successives qu'on acquiert une compétence réelle, et qu'on devient vraiment efficace.

Malgré tout, il ne faut pas craindre de s'y risquer. Il n'y a pas meilleure école d'ethnographie que le terrain lui-même; et il n'y a pas meilleure occasion que l'école pour inviter les jeunes à tenter l'aventure de la cueillette active de la tradition folklorique. Les documents ainsi recueillis seront toujours réutilisables en classe de français ou d'histoire, et l'expérience humaine vécue au cours d'enquête ethnographique vaut parfois des mois d'enseignement scolaire.

Robert BOUTHILLIER

étudiant au doctorat (3^e cycle) en ethnologie
à l'école des Hautes Études
en Sciences Sociales, Paris.